

Berthe Morisot

La couleur de l'instant

COUVERTURE

Réalisation : Mallory Kwiat

Image de la première de couverture :

Berthe Morisot, *Autoportrait*, 1885 ; huile sur toile, 61 × 50 cm ;

Legs Annie Rouart, 1993. Inv. 6022 ;

© Musée Marmottan Monet.

LE PHOTOCOPIAGE MET EN DANGER L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE
DES CIRCUITS DU LIVRE.

Toute reproduction, même partielle, à usage collectif de cet ouvrage est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992).

© Calype Éditions

www.calype.fr

ISBN : 978-2-494178-23-6

ISSN : 3075-0105

Samuel Rodary

Berthe Morisot

La couleur de l'instant

DESTINS

INTRODUCTION

Le 5 mars 1896 s'ouvrait, à la galerie Durand-Ruel, rue Laffite à Paris, l'exposition posthume consacrée à l'œuvre de Berthe Morisot, morte juste un an auparavant. Pas moins de quatre cents œuvres – huiles, pastels, aquarelles, sculptures et dessins – étaient présentées, donnant au public, même le plus averti, une idée de l'étendue, de la largesse et de la qualité d'une production trop peu montrée du vivant de la peintre.

Le poète Stéphane Mallarmé signait la préface du catalogue, évoquant tant l'œuvre que l'artiste, dont il avait été très proche. Mallarmé était également membre du comité d'organisation de l'événement. Comité qui comprenait aussi, outre Julie Manet, la fille de l'artiste, Claude Monet, Auguste Renoir et Edgar Degas. Qui dit mieux ? Peu d'expositions peuvent s'enorgueillir d'une telle assemblée. L'appréciation d'un seul de ces hommes ne valait-elle pas plus que le jugement de tous les critiques d'art de l'époque et mieux que celle de l'entière du public d'un Salon officiel ? D'une certaine manière,

la composition de ce comité validait la consécration de l'artiste. Avec cette exposition, d'aucuns se rendirent compte qu'il se passait rue Laffite quelque chose d'important. Ces *Happy Few*, des amateurs éclairés, des étonnés sincères et sans doute un grand nombre d'artistes comprirent qu'ils se tenaient devant l'œuvre d'une grande artiste.

Mais après ? Après : des expositions, certes, des écrits plus ou moins savants sur l'artiste, quelques hommages rendus par de plus jeunes peintres. Mais peu, ou du moins jamais autant d'énergie et d'éloges dans ces manifestations que dans celles consacrées aux contemporains de Morisot, ses « confrères impressionnistes » comme elle les appelait : Monet, Renoir, Degas, Manet, Cézanne, d'autres encore qui ont eu droit à plus de reconnaissance, dont les musées et collectionneurs s'arrachent les œuvres et dont les expositions attirent un public toujours plus large.

Jusque très récemment, Berthe Morisot est restée méconnue du public, négligée des historiens et des musées. Pourquoi ? Par misogynie, d'abord, les artistes femmes étant trop souvent négligées au profit de leurs confrères masculins. Par méconnaissance, ensuite, conséquence de la cause précédente. C'est pourquoi ce livre n'a d'autres ambitions que d'ouvrir quelques portes pour laisser entrevoir quelle fut cette femme estimée par les artistes cités plus

haut, et de donner quelques clefs pour comprendre une œuvre qui mérite non seulement d'être mieux connue, mais surtout d'être reconnue comme ce qu'elle est : une des plus importantes de ce siècle qui ouvre la voie à la modernité.

1

**DE LIMOGES
À PARIS**

1841-1859

Berthe Morisot naît à Bourges, où la famille est installée en raison des fonctions qu'y exerce son père. Les Morisot sont pourtant originaires de Paris. Le père de la peintre, Edme Tiburce Morisot, naît dans la capitale en 1806; sa mère, Marie Joséphine Cornélie Thomas, y voit le jour en 1819 et le couple s'y marie en 1836. Cette même année, Edme devient sous-préfet d'Yssingeaux, en Haute-Loire. Par la suite, les affectations se succèdent, et la famille Morisot déménage d'une région à l'autre au gré des postes occupés par le père. C'est ainsi que les deux sœurs aînées de Berthe Morisot voient le jour à Valenciennes où Edme est nommé sous-préfet début 1837 : la première, Yves (féminin), en 1838, la seconde, Edma, en 1839. Un quatrième enfant, Tiburce, viendra compléter la fratrie en 1845. Son père étant devenu préfet du Cher en 1840, Berthe naît donc à Bourges, le 14 janvier 1841. Ce qui fait d'elle la parfaite contemporaine de toute une génération de peintres dont elle partagera, si ce n'est les valeurs, du moins les combats. Paul Cézanne a alors

2 ans, Claude Monet juste 2 mois, Auguste Renoir naîtra un mois plus tard. Camille Pissarro (né en 1830), Édouard Manet (1832) et Edgar Degas (1834) sont un peu plus âgés.

Comme ces deux derniers, Morisot naît dans une famille de la grande bourgeoisie et n'aura pas à vendre sa peinture pour vivre, les biens de la famille suffisant à lui offrir un niveau de vie des plus convenables. Et contrairement à Manet, à Monet ou à Cézanne, elle n'aura pas non plus à surmonter les réticences familiales pour devenir peintre. D'abord, parce qu'en tant que femme, il n'est pas question de lui faire suivre la carrière paternelle (la question du mariage, par contre, allait se poser pour elle, nous y reviendrons), ensuite parce que tant Edme que Cornélie ont encouragé les goûts artistiques de leurs enfants.

Edme Morisot, fils d'un architecte-vérificateur des bâtiments de la Couronne, a lui-même étudié l'architecture à l'École des beaux-arts, où il est inscrit de 1828 à 1832, et fait le voyage dans la péninsule italienne, en Sicile et en Grèce pour parfaire ses connaissances dans ce domaine. Est-ce son mariage qui le pousse à renoncer à l'architecture et à embrasser une carrière de fonctionnaire de l'État, sans doute aidé en cela par son beau-père, Joseph Thomas, lui-même haut fonctionnaire au ministère des Finances ? Quoi qu'il en soit, si Edme

abandonne ses ambitions en architecture, il gardera un goût pour la chose artistique et encouragera celui de ses enfants.

Berthe Morisot a seulement 6 mois quand son père est nommé préfet de Haute-Vienne. La famille s'installe à Limoges où la future peintre va passer sept années sur lesquelles on ne sait pas grand-chose. La mère, Cornélie, semble s'être beaucoup occupée de ses enfants. Mais elle est secondée par une gouvernante anglaise, Louisa, dont le rôle, selon Morisot elle-même, ne fut pas négligeable dans la formation de son caractère : « [Louisa] a mis en moi d'abord une foi absolue, même au miracle, foi que j'ai perdue à peu près. Puis une certaine force morale, le courage de souffrir en silence. Toute petite, je pleurais dans mon lit lorsque j'avais eu des chagrins, elle faisait semblant de ne pas m'entendre et ne me consolait pas. » En outre, Louisa permit à Morisot d'apprendre très tôt la langue anglaise. Cela et un voyage près de Brest autour de 1846, c'est à peu près tout ce que l'on sait de Berthe Morisot durant ses années passées à Limoges. L'activité de son père est mieux connue. Et un point mérite que l'on s'y arrête : Edme Morisot est à l'origine de la création du musée des Beaux-Arts de la ville de Limoges. L'époque est certes marquée par la multiplication des musées municipaux dans toutes les villes grandes et moyennes de France, mais dans le

cas de Limoges, l'initiative est portée par le préfet, qui aurait pu aussi bien ne rien en faire. En 1845, Edme Morisot, «zélateur de l'instruction sous ses formes les plus diversement utiles», met en place la Société archéologique du Limousin qui aura pour tâche principale de faire naître le musée. À la même période, il se fait d'ailleurs portraiturer par le peintre Georges Ardant du Masjambost (Fig. 1^{*}) : il apparaît debout, en costume de préfet, dans un bureau dont une porte entrouverte donne sur une galerie de tableaux. Une façon de marquer son passage à la préfecture par son goût et son initiative en matière d'art.

Les aléas politiques du pays mettent fin au séjour des Morisot à Limoges. En février 1848, la révolution gronde et pousse Louis-Philippe à s'exiler en Angleterre tandis que Lamartine, le 24 février, proclame la République. Un gouvernement provisoire est mis en place qui abolit le système préfectoral, symbole de la mainmise du pouvoir sur le territoire. Edme et sa famille quittent alors Limoges et se réfugient à Paris, s'installant cité Vindé, à quelques mètres de l'église de la Madeleine. Aux

* Les œuvres citées dans cet ouvrage et conservées dans une collection particulière sont désignées par les initiales CMR suivies de leur numéro de catalogue donné dans : Alain Clairet, Delphine Montalant et Yves Rouart, *Berthe Morisot, 1841-1895. Catalogue raisonné de l'œuvre peint*, CÉRA-nrs, Montolivet, 1997.

Est-ce bien nécessaire cette vulgarisation des choses de l'art ? Que fait-on avec les règles ? Rien qui vaille. Ce qu'il faut, c'est des sensations nouvelles, personnelles, où apprendre cela ?

Toute peinture est copiée sur la nature, oui, mais copiée par Boucher, ou par Holbein est-elle identique ? Ils sont aussi vrais l'un que l'autre cependant, aussi vrais dans le dessin que dans la couleur. Cette éternelle distinction du dessin et de la couleur est puérole puisque la couleur n'est qu'une expression de la forme.

On n'exerce pas l'oreille d'un musicien en lui expliquant scientifiquement les vibrations des sons, et pas plus l'œil d'un peintre en lui expliquant les relations des tons et l'harmonie des lignes.

En Italie jadis les peintres vivaient dans ces délicieuses petites villes, avec ce doux climat, de jolies architectures sous les yeux, des gens innocupés autour d'eux, de là des merveilles. Aujourd'hui, les petites filles suivent 5 à 6 cours par semaine, plus tard vont dans le monde, puis se marient et se doivent à leur mari. Donc plus de modèles, plus de ces jolis moments d'oisiveté, de ces alanguissements si pittoresques. On s'agite, on se trémousse, on ne comprend plus que rien ne vaut 2 heures étendues sur une chaise longue.

Renoir dit hier qu'en littérature aussi bien qu'en peinture on ne reconnaît le vrai talent qu'aux figures de femmes. C'est, je crois, à propos de la jolie Natacha de *La guerre et la paix*.

Mallarmé trouve plus de beauté aux hommes qu'aux femmes; il prend une foule de circonlocutions pour me le dire; je lui réponds que cela m'est bien égal...

On répète sans cesse que la femme est née pour aimer et c'est ce qui lui est le plus difficile. Ce sont les poètes qui ont écrit les amantes, et depuis on se joue à soi-même des Juliette, non pas que le désir, l'aspiration n'y soient pas.

Je ne suis jamais aussi tranquille que lorsque je fais une énorme bêtise.

Mon ambition se bornerait à vouloir fixer quelque chose de ce qui passe. Oh, quelque chose! La moindre des choses. [...] Une attitude de Julie, un sourire, une fleur, un fruit, une branche d'arbre, une seule de ces choses me suffirait.

Créer une peinture nouvelle, est-ce possible? L'avenir seul répondra. En attendant, ce n'est ni du pointillisme ni des Rose-Croix que nous viendra le salut. N'est-ce pas grotesque d'entendre un jeune homme de vingt ans, interviewé, pousser la condes-

Table des matières

<i>Introduction</i>	6
1. DE LIMOGES À PARIS, 1841-1859.....	11
2. LE CHOIX DES ARTISTES, 1860-1869.....	23
3. GUERRE ET PAIX, 1870-1874.....	41
4. LES RADICAUX EN PEINTURE, 1875-1879.....	57
5. RUE DE VILLEJUST, 1880-1885.....	71
6. UNE EXPRESSION DE LA FORME, 1886-1895.....	91
<i>Conclusion</i>	114
<i>Bibliographie sélective</i>	119
<i>Morisot telle quelle. Citations issues des Carnets de Berthe Morisot</i>	121

Achevé d'imprimer sur les presses
de Sepec Imprimerie à Péronnas
Dépôt légal :
N° d'impression :
IMPRIMÉ EN FRANCE